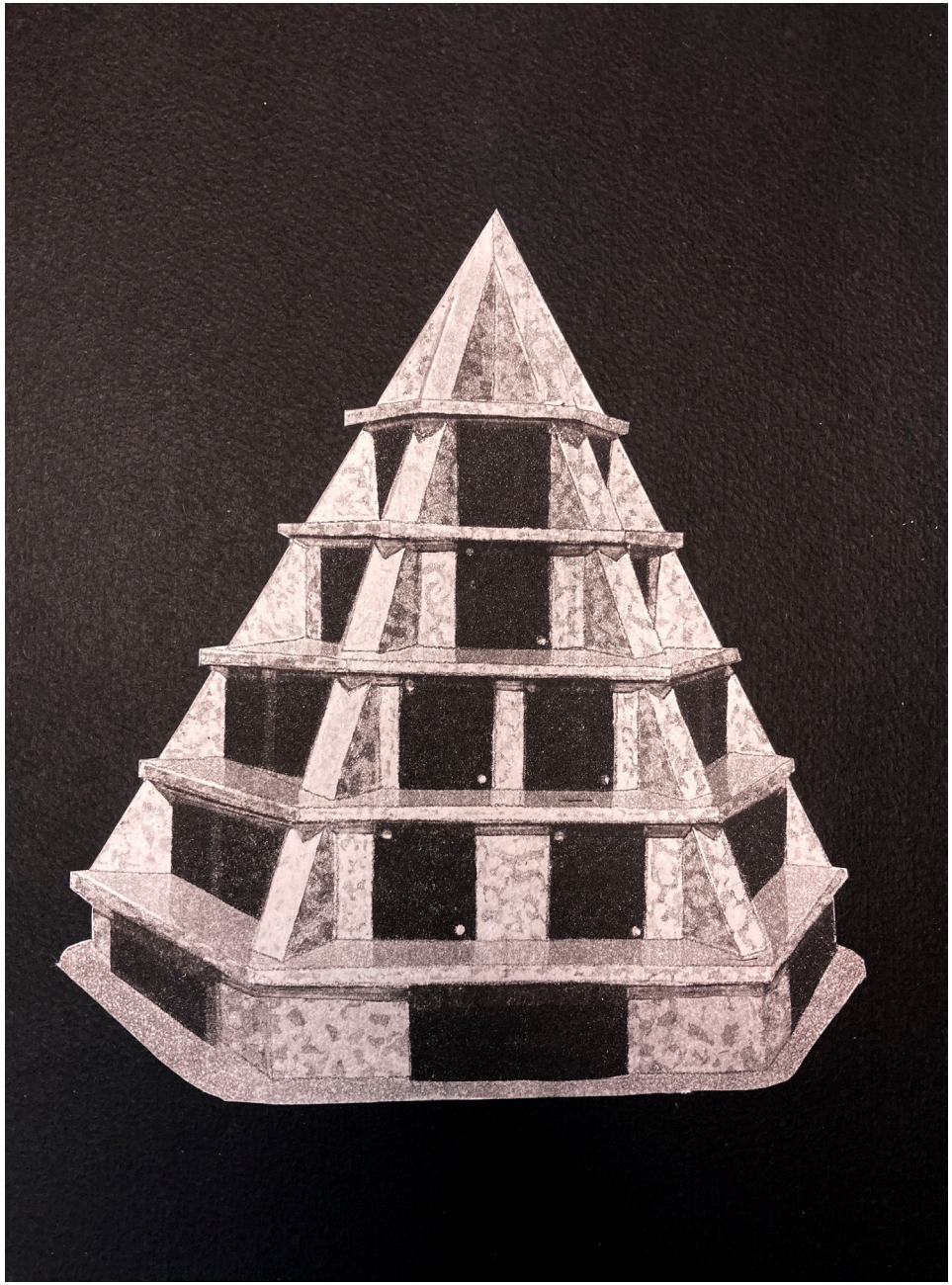
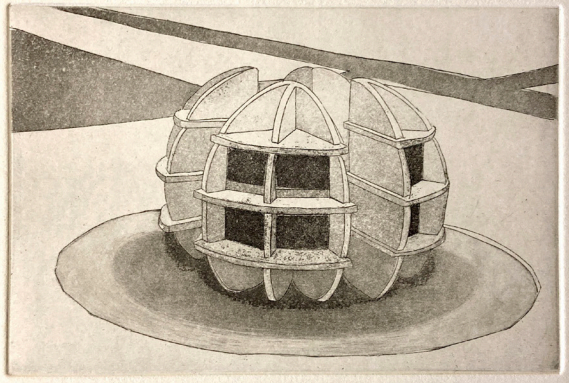
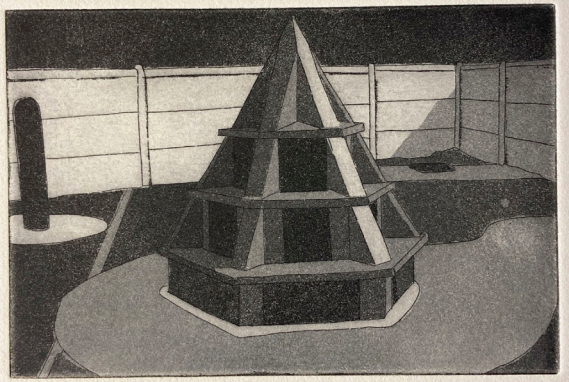
MANUIA FAUCON
PORTFOLIO

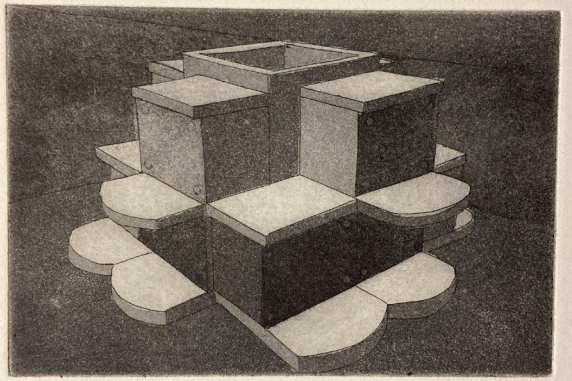
manuia_f@hotmail.com
0661122214

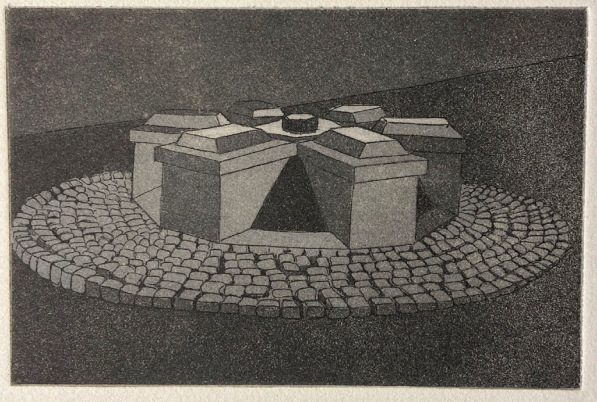
Columbariums, 2025
Séries d’eaux fortes et aquatintes
dimensions variables











SURVIVANCE

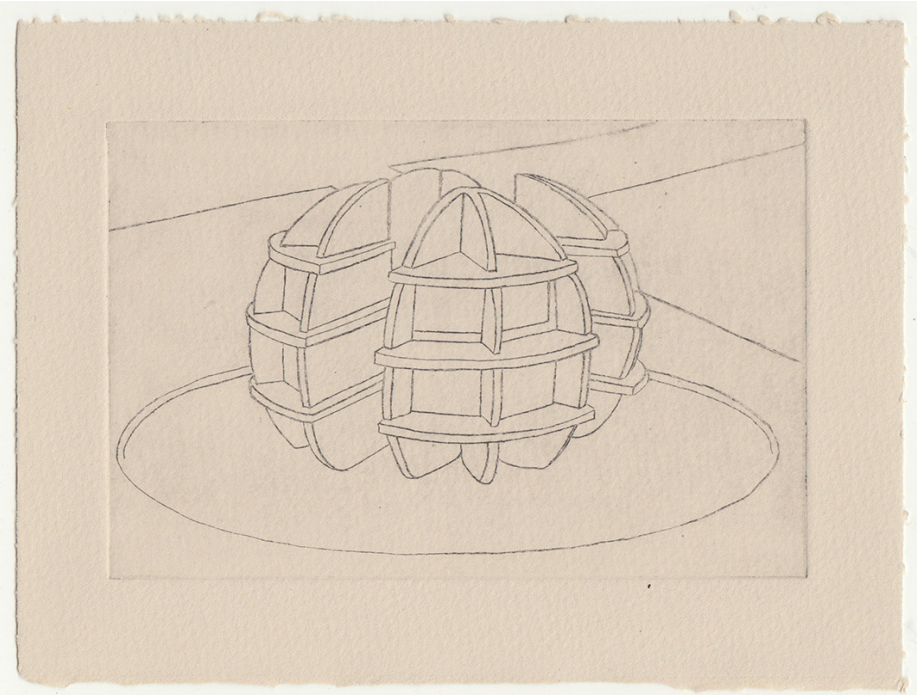
Les lignes sont fragiles, tracées à main levée : dans la taille-douce du métal, par la morsure de l'acide, Manuia Faucon fait saillir des objets dont la silhouette, l'absence d'échelle et le traitement minimaliste se réfèrent à part égale à l'architecture monumentale, au mobilier urbain ou à la sculpture abstraite. Dans chaque composition, l'artiste arrime ces formes au réel : elles demeurent reliées au cadre, à l'horizon, au principe de gravité. Toutefois, leur contexte minimal ne donne que peu d'indices, ce qui teinte leur réalisme d'une touche d'anticipation, voire de prophétie dystopique. Tout est tellement léger, il pourrait s'agir d'un mirage.

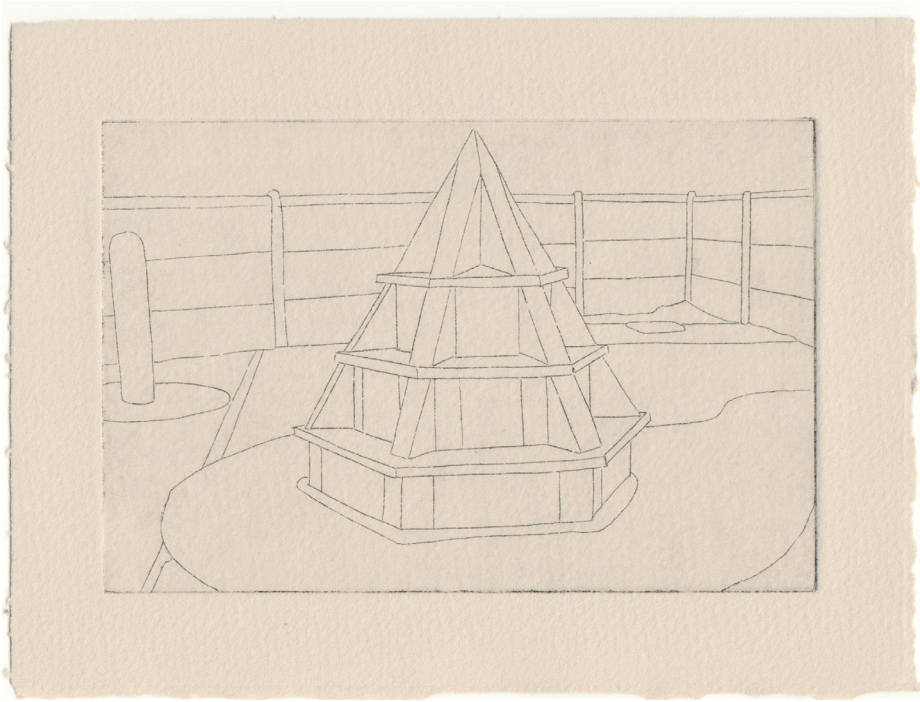
Manuia Faucon élabora cette série en s'inspirant d'un catalogue de pompes funèbres destiné aux collectivités : l'ouvrage présente un ensemble de columbariums contemporains, dotés de noms aussi poétiques que grandiloquents. Avec humour, l'artiste choisit de conserver ces appellations qui deviennent le titre de ses eaux-fortes : d'Alexandrie, pour une architecture pyramidale, à Adamantis, une herbe aux pouvoirs magiques, de Prestige, pour le rayonnement et la séduction, à Millenium, le règne messianique et la mutation, tous les fantasmes s'invitent dans cette liste fertile. Le mot columbarium lui-même, qui vient du latin columba, niches de pigeons, et qui désigne à l'origine une typologie de monuments de la Rome Antique, ne manque pas de charme. À cette époque, la crémation était un rite courant : les cendres étaient déposées dans des urnes cinéraires et transférées dans les premiers columbariums, des bâtiments creusés de petites niches où étaient entreposées les urnes. À partir du IIe siècle, l'arrivée du christianisme normalisa peu à peu l'inhumation et inversa la tendance. Depuis quelques décennies, ces lieux de commémorations ont à nouveau les faveurs des familles, et des concepteurs en réinventent les lignes.

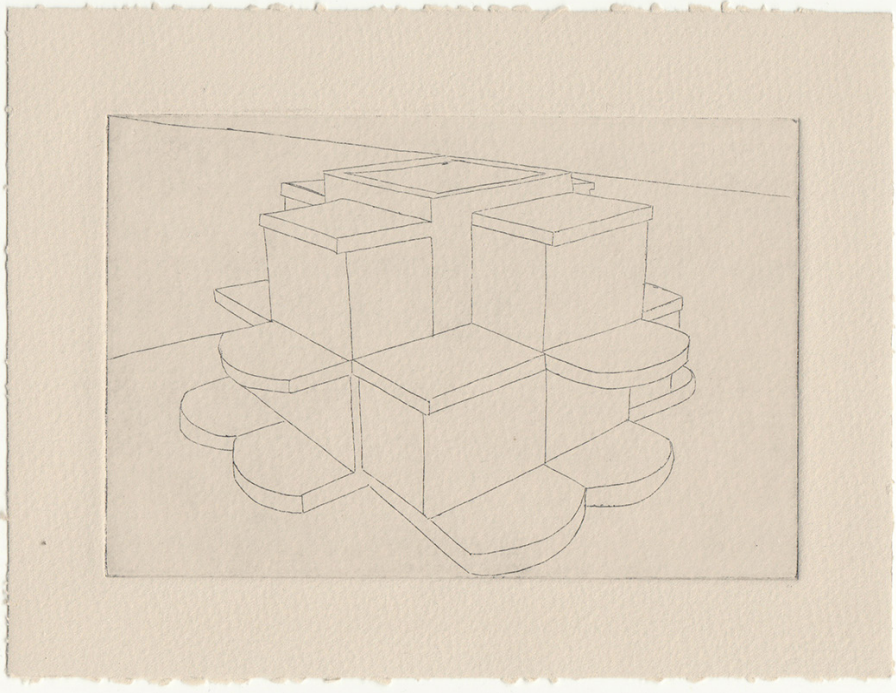
De la naissance à la mort, les mêmes formes standardisées nous accompagnent, qui peuvent évoquer le pavillon de banlieue, le HLM, les alvéoles de la ruche, la géométrie intérieure des briques ou des parpaings : en bref, des petites boîtes géométriques à dimensions variables, espaces organisés les uns contre les autres pour abriter la vie, puis ce qu'il en reste.

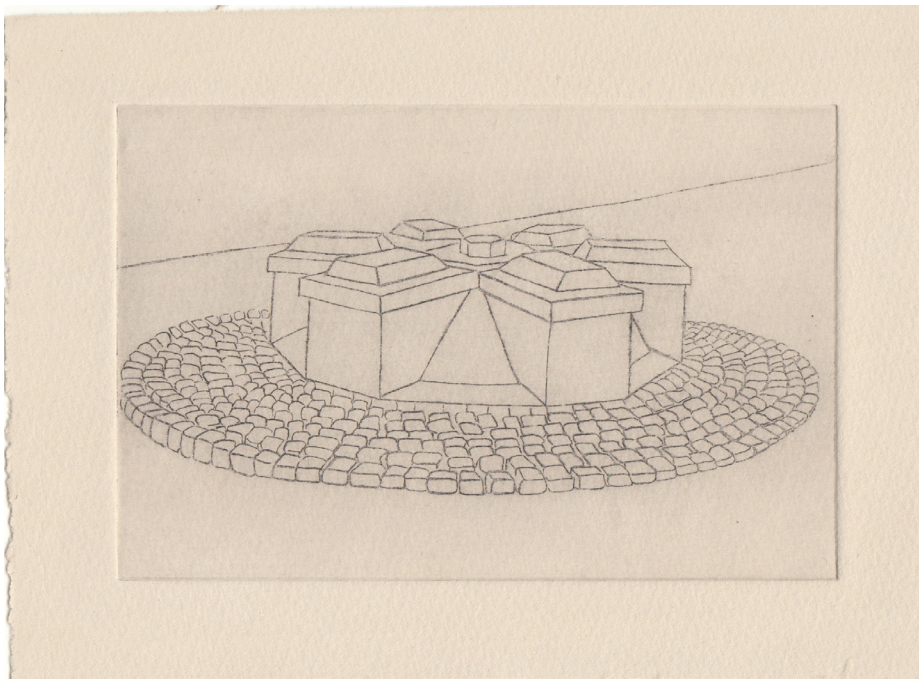
Par la finesse de son dessin tremblant, qui humanise ces formes robustes, initialement conçues pour accueillir l'éternité, l'artiste amène une forme de douceur et de vacillement éthéré. Le murmure du vent, la matière qui résiste au temps, la ruine à venir. Pourtant, le sujet de la mort préoccupe moins Manuia Faucon que le principe du glissement. Adepte de sérendipité, elle traque les rémanences, résurgences, et survivances sémantiques ou formelles. Logiquement, cette nouvelle série entre en résonance avec ses recherches antérieures sur les dispositifs anti-SDF, ces infrastructures disséminées dans l'espace public qui reprennent certains ornements décoratifs ; ou les liens qui unissent les forteresses et architectures défensives avec les châteaux d'eau. À la croisée des bâtiments modernistes et des aires de jeu pour enfants, du mobilier urbain et de la sculpture, ces gravures de columbariums prolongent donc l'intérêt pour l'équivocité et l'ambivalence. Dans le traitement graphique, une même justesse opère : par le passé, les chimères architecturales de l'artiste étaient délicatement travaillées en lavis, à l'encre de chine, un médium qui apporte beaucoup de souplesse et de suavité à la réalité industrielle dont il se réapproprie l'essence. Il en va de même avec ces eaux-fortes si frêles, pleines de retenue et de silence, déposées dans l'épaisseur souple d'un papier Somerset gris aux bords frangés. Polysémiques, elles racontent aussi le déplacement de la matrice au multiple, et disent l'appétit de Manuia Faucon pour le travail de la matière et l'estampe artisanale, terrain d'expression mobile qui lui va si bien.

Texte d' Eva Prouteau, Carte blanche, Editions 303 n°179









Crépuscule à Sainte Marguerite, 2020
Aquarelle sur papier, 34 x 50 cm

Les 3 aquarelles qui constituent la série des Crépuscules à Sainte Marguerite ont été peintes en avril 2020 pendant le confinement. L'architecture des années 50 de cette petite cité balnéaire de Loire Atlantique et ses cieux enflammés, pourtant si emprunts d'un romantisme inquiétant de fin du monde continuaient cependant d'évoquer le rêve californien sortie d'une peinture d'Ed Ruscha.
Soudain la croyance en un futur radieux se mêlait de manière inextricable à l'intime conviction que nous allions tous mourir et aucun panneau publicitaire ni aucune annonce immobilière ne pouvait prétendre le contraire.







les maisons Becher, 2018
encre de chine sur papier, 31x41 cm

Issus de photo-montages construits à partir de la série des châteaux d'eau du couple photographe Berndt et Hilla Becher, ces lavis partent d'une volonté de représenter une architecture imaginaire en gardant un point de vue neutre, et de faire ainsi un constat objectif de formes engendrées par une fonctionnalité. J'assemble ici des images de maisons piochées dans un répertoire très quotidien, avec des images dont le statut d'oeuvre parle déjà d'un constat post industriel. Cela me permet de jouer sur des registres différents et de créer un univers oscillant entre blague potache et archives rétro-futuristes un peu plus inquiétantes car en écho aux problématiques du monde d'aujourd'hui.
Tout en m'attachant aux motifs, au rendu des matériaux et à la représentation des volumes, je laisse volontairement apparents les absurdités structurelles, les non-sens géométriques et les fausses perspectives afin de mettre en lumière la construction de l'image que je donne à voir.
je tente à travers ma pratique du lavis de me ré-approprier, de manière subjective donc, cet épisode de l'histoire de l'art que représente la photographie objective allemande en la décalant vers la fiction et vers un rapport plus personnel à l'architecture et à la peinture.

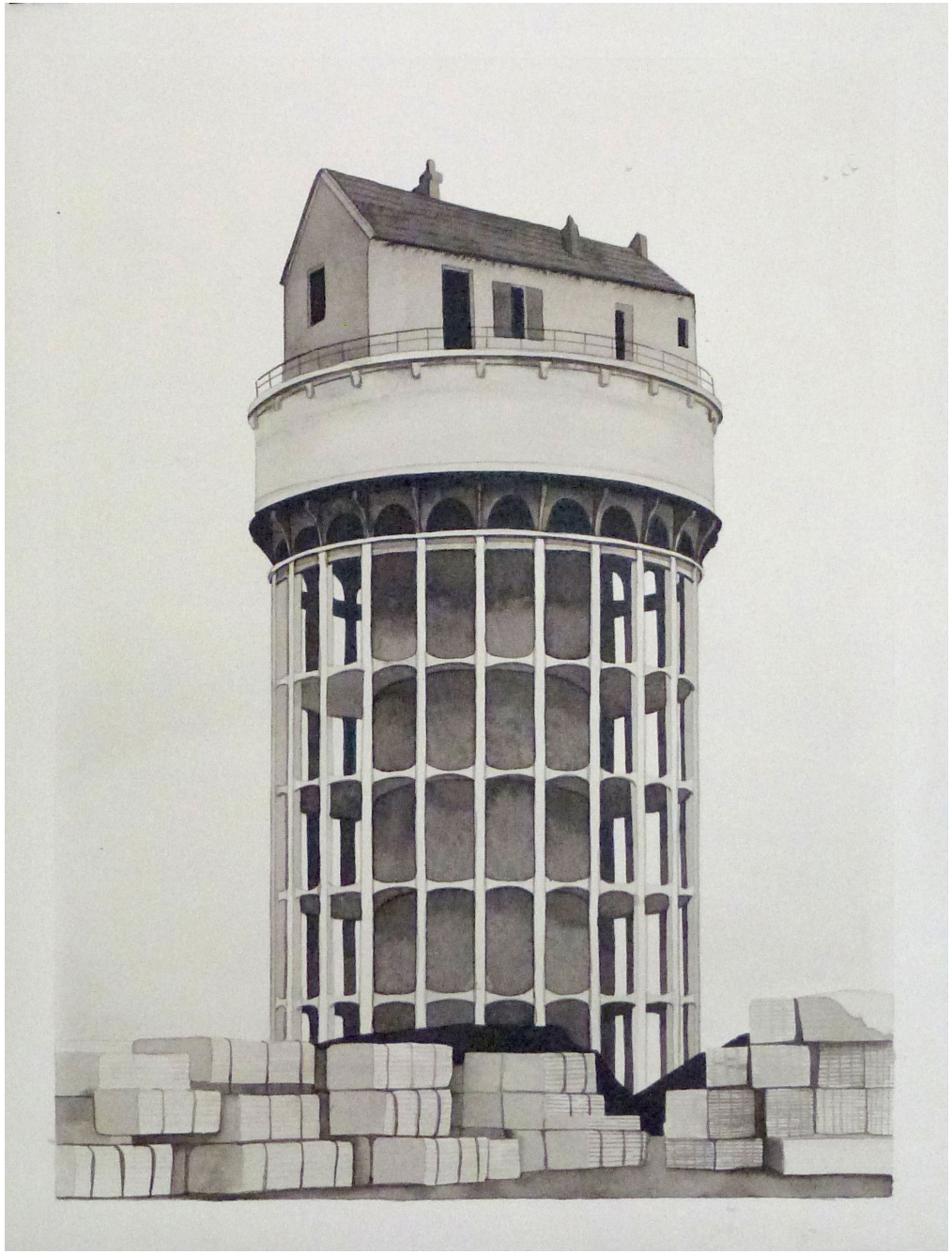










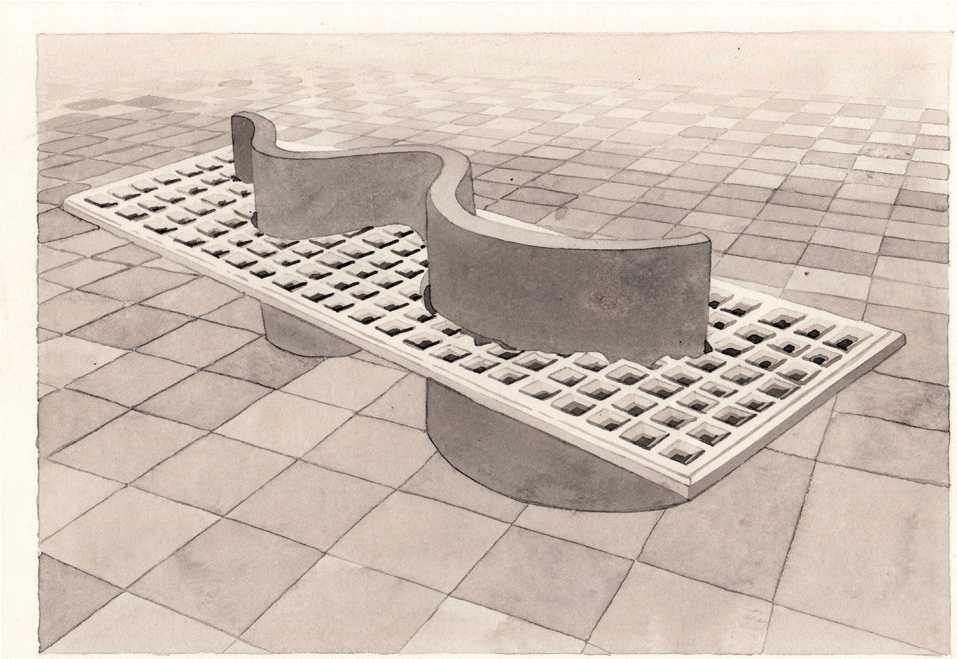


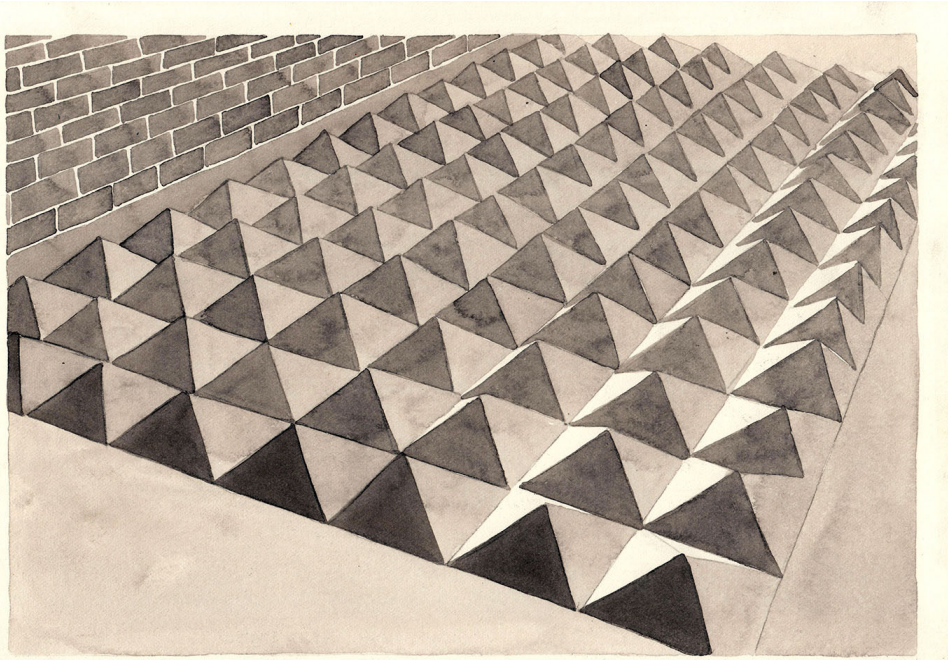


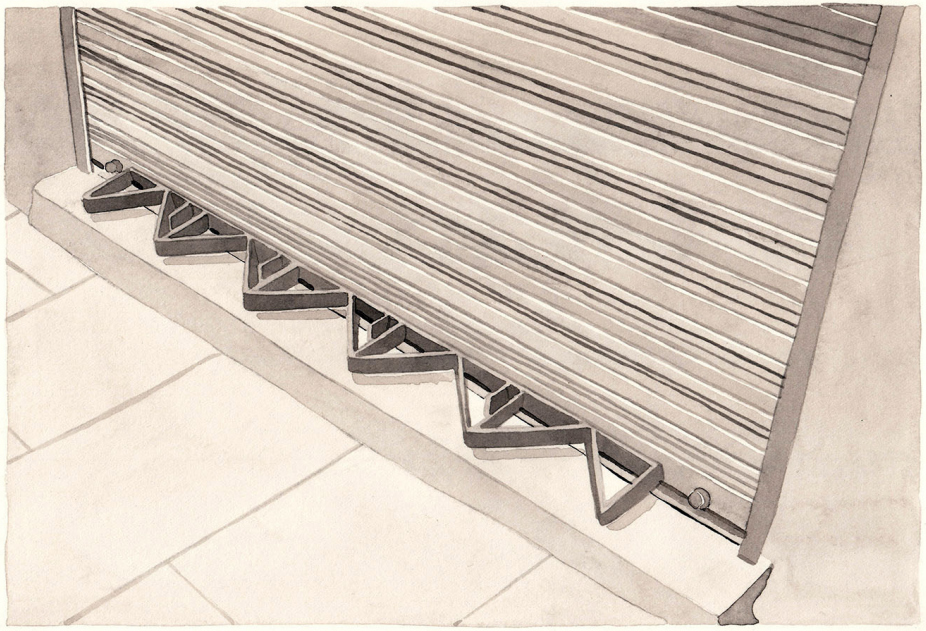


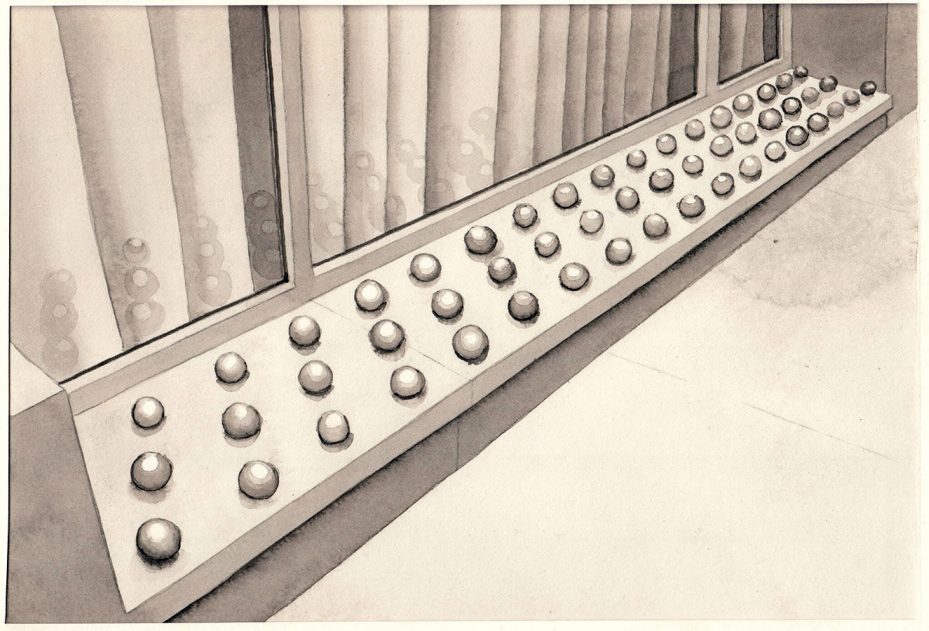
les oasis, 2019
encre de chine sur papier, 18 x 24 cm

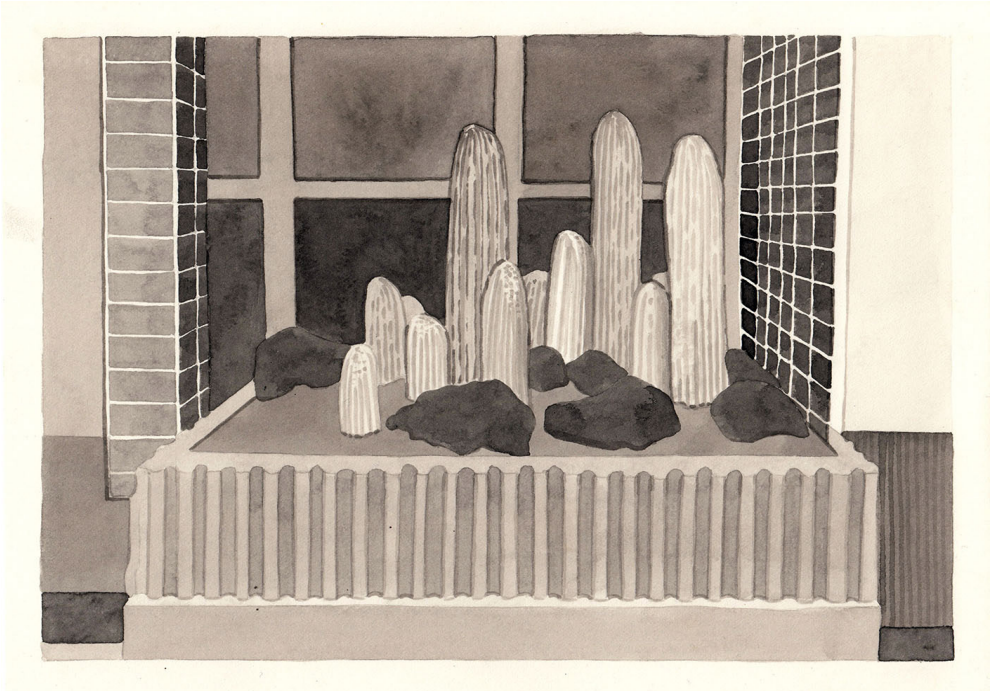
La série des oasis reprend les agencements urbains hostiles destinés à empêcher les gens de s'installer dans certains endroits des villes. Je m'arrête sur leurs formes décoratives et sur les motifs que ces installations engendrent dans l'espace public, d'absurdes abstractions géométriques agissant tels des mirages..

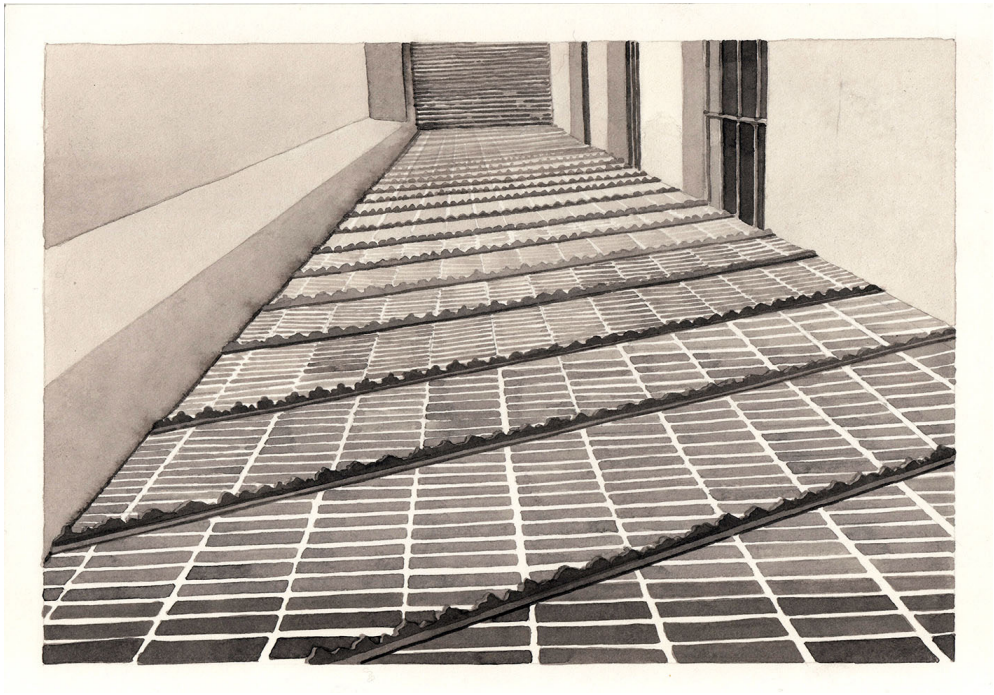


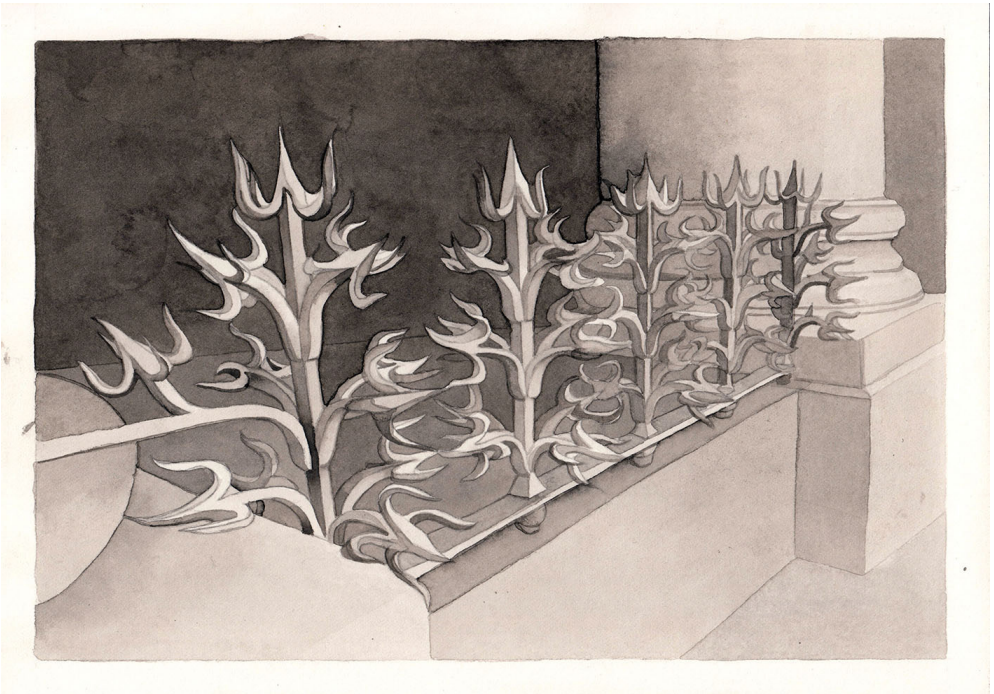


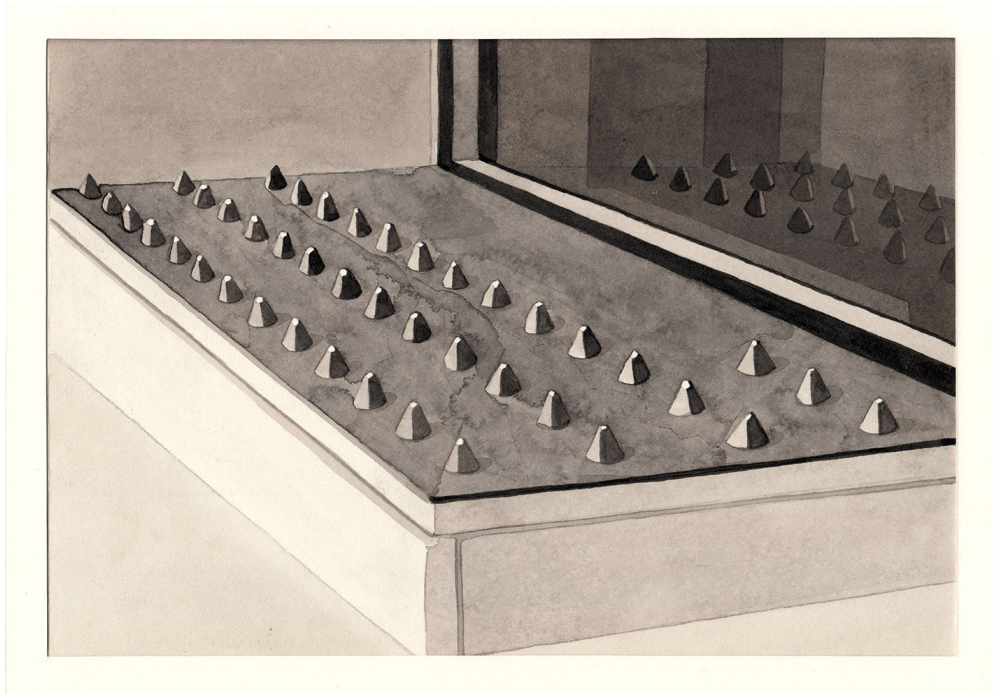








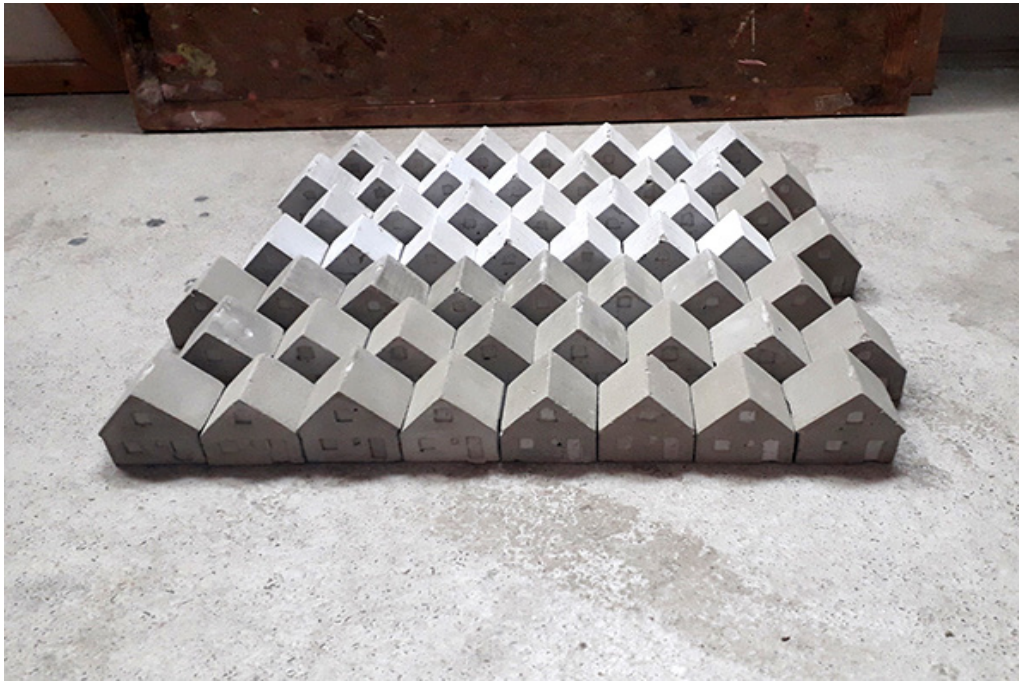




Maisons béton, 2020
modules de ciment, 8cmx8cmX8cm

Dans la continuité de la série des lavis des ***Oasis*** inspirée par le design hostile du mobilier urbain, cette proposition en volume est une déclinaison de cette même idée qui tend à souligner et à questionner, comme dans l'ensemble de mon travail, l'ambivalence des mécanismes à l oeuvre dans notre quotidien.
Ce sont des tirages en béton d'après un moule de maison à la forme archétypale qui nous renvoie à l'habitat premier et à une nécessité vitale de se protéger.
La multiplication de cette forme simple (et néanmoins pointue) et sa disposition dans l'espace rappelle à la fois une maquette de lotissement Phénix, promesse d'accès à la propriété privée et au confort moderne pour tous, mais aussi à ces installations «anti-sdf» aux contours élaborés dont le but à peine dissimulé est cependant de nuire physiquement aux squatteurs.
Formes équivoques par excellence, ces architectures hostiles condensent le cynisme et l hypocrisie de la société contemporaine.





Les calaisiennes, 2017
aquarelle sur papier, 50x65 cm

La série des calaisiennes est née d'une volonté de décliner le motif de la maison, récurrent dans mon travail, dans sa forme la plus précaire et la plus ambivalente.
La tente, habitat nomade par essence renvoie aujourd'hui à des registres antinomiques qui se côtoient pourtant dans notre quotidien: celui des vacances, des loisirs de masses et de la société de consommation, et celui des laisser pour compte et plus récemment des phénomènes migratoires.
Tirées de photos de presse prises dans la jungle de Calais ou sous le périphérique parisien, ces aquarelles de tentes aux couleurs criardes sur fond de paysages indéfinis sont aussi bien prétexte à la peinture qu'un constat ironique d'une transformation sociétale.







Anciens travaux
(sélection)



Sans titre, 2015
Aquarelle sur papier, 23x31 cm



Sans titre, 2014
Lavis d’encre de chine sur papier, 93x134 cm



Sans titre, 2014
Lavis d’encre de chine sur papier, 70x100 cm

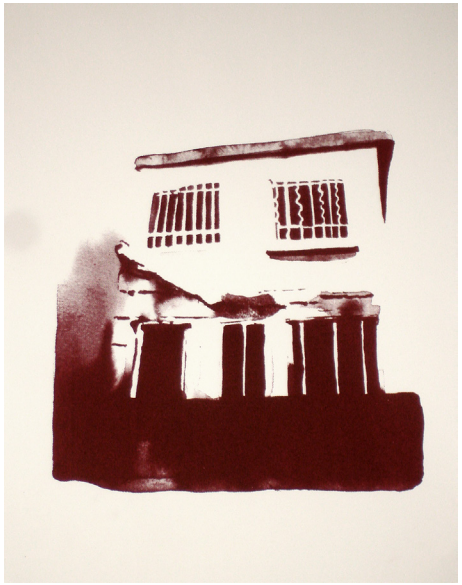




Sans titre, 2012
Lavis d’encre de chine sur papier, 50x70 cm











Lieux dits, 2011
Sérigraphie sur papier, 60x65 cm